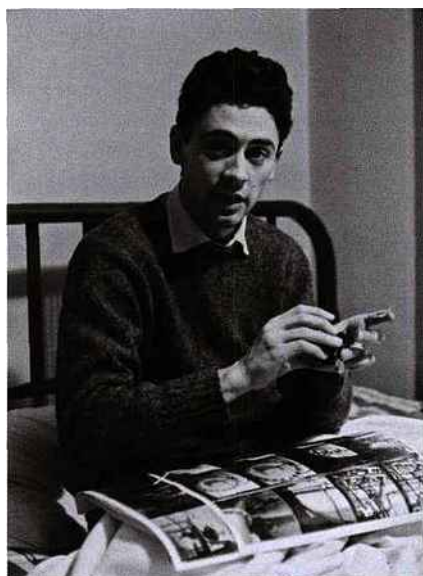


## récit d'une vie

# Sergio Larrain en état de grâce

**Personnage mystérieux, discret, véritable ermite pour certains, Sergio Larrain, disparu l'année dernière, laisse une œuvre aussi énigmatique que lui. Libérée des conventions, sa photographie donne aux sujets les plus triviaux une rare poésie. À voir à Paris et Arles.**

Texte MARTINE RAVACHE



Ci-dessus : Sergio Larrain, 1959. Ci-dessus, à droite : Bar, Valparaíso, Chili, 1963.  
Page de gauche : Passage Bavestrello, Valparaíso, Chili, 1952.

S'il était une chose et n'était pas un homme, Sergio Larrain serait une rumeur. Personne, ou presque, du monde de la photographie, ne l'avait plus rencontré depuis la fin des années 1970. Il est mort il y a peu, le 7 février 2012, de l'autre côté de l'Atlantique, dans son village de Tuluahuén au Chili, son pays natal. Il avait 81 ans et ne donnait plus de nouvelles qu'épistolaires à un petit nombre d'amis. On le disait « ermite » ou « illuminé » sous l'emprise d'un gourou, initié et voué aux connaissances

ésotériques de l'univers. La rumeur, toujours... Du point de vue de la photographie, Sergio Larrain est une sorte de météore qui en traverse l'histoire et y imprime une marque singulière. Son œuvre qu'il ne s'est guère soucié de diffuser ou de promouvoir, s'étend sur une dizaine d'années environ, entre 1954 et 1966, date à partir de laquelle il abandonne progressivement son activité photographique.

Il est l'auteur de deux livres, trésors de bibliophilie, *El rectángulo en la mano* (1963)

et *Una casa en la Arena* (1966). Tout ce qui le concerne est devenu, d'une manière générale, objet de collection. Pour le grand public jusqu'à cette grande rétrospective qui lui est consacrée aux prochaines Rencontres Photographie d'Arles, le nom de Sergio Larrain plane comme une vague référence, immuablement associée à une image unique, mille fois reproduite car fascinante, celle d'une petite fille, dos au soleil, descendant un escalier pentu de Valparaíso, poursuivie par son ombre ou son double, une autre petite fille





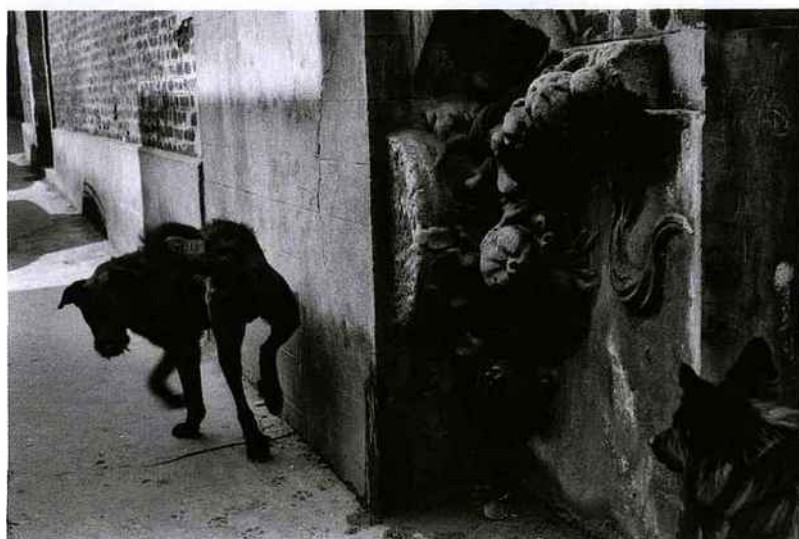
Ci-contre : *Santiago, Chili, 1963.*  
En bas : *La Ruche, Paris, 1959.*

en tous points semblable à la première : « *La première photo magique qui vint vers moi. Il n'y a qu'à Valparaíso que de telles choses se produisent* », disait-il en commentant cet instant de grâce (*Passage Bavestrello, Valparaíso, Chili, 1952*).

L'œuvre de Sergio Larrain reste donc à découvrir. Lui-même restera un mystère. Pas seulement parce qu'il avait coupé les ponts avec le monde artistique, refusait les visites et donnait peu de nouvelles mais aussi parce qu'il fut l'auteur d'un geste aussi rare qu'admirable, un geste d'artiste, tourner le dos à la gloire... pour fuir le monde des illusions, pensait-il, et trouver la vraie lumière.

#### **Une rumeur, un mystère**

Sergio Larrain est né en 1931 à Santiago du Chili, dans une famille aisée. Son père est architecte et collectionneur d'art. Dans la maison, à portée de main, des livres de photos dont, adolescent, il se nourrit, *Images à la sauvette* d'Henri Cartier-Bresson et *Paris de nuit* de Brassai. Après des études d'ingénieur en sylviculture à l'université de Berkeley (États-Unis), il s'essaye en toute liberté à la photographie et se découvre « *une vocation* ». L'île de Chiloé puis Valparaíso sont ses premiers lieux d'inspiration pour des photos d'emblée déconcertantes. Pêcheurs, enfants des rues photographiés à hauteur de chien errant (et il y en a beaucoup). Dans cette ville « *secrète, sinueuse* » selon les mots de Pablo Neruda (un ami du père de Larrain), « *la pauvreté se répand en cascades [...] combien d'escaliers ? [...] Si nous parcourons tous les escaliers de Valparaíso, nous aurons fait le tour du monde* » ; les animaux y croisent des fillettes en socquettes blanches, des clochards ou des marins, perspectives inusitées, vertigineuses à chaque coin de rue ou à chaque descente de marches. Sergio Larrain vit la photographie comme une profession de foi : « *Une bonne photo naît d'un état de grâce. Cela arrive lorsqu'on est libéré des conventions, libre comme un enfant découvrant la réalité pour la première fois. Le but du jeu, ensuite, est d'organiser le rectangle.* » En 1954, Sergio Larrain envoie deux photos au MoMA de New York qui les achète. Il a 23 ans. La reconnaissance est telle que « *ce fut comme l'irruption de la Vierge Marie dans ma chambre* », dira-t-il plus tard. Il poursuit sa route de vagabond en Bolivie,



au Pérou, dont il retranscrit une noirceur, illuminée par l'acuité de sa vision. À partir de 1953, il publie régulièrement des photos dans un magazine brésilien *O Cruzeiro* et présente sa première exposition à Santiago sur les enfants errants de la capitale qu'il pensait sauver de la misère grâce à son travail photographique.

### Une rencontre à Rio

Quelques années plus tard, en 1958, sur une plage de Rio de Janeiro, le photographe de Magnum René Burri se souvient avoir été accosté par un jeune homme au doux sourire, aux yeux noirs et pénétrants, qui voulait absolument rencontrer Henri Cartier-Bresson. Burri donne au Chilien ses pellicules neuves et une introduction auprès du maître. Il le retrouvera quelques mois plus tard dans les

bureaux de Magnum « *comme chez lui* ». Burri ajoute « *Je me souviens de l'effet dérangeant que ses photos exerçaient sur moi. Je cherchais à transmettre "la vérité" dans mes images tandis que les siennes étaient poétiques, empruntant des perspectives inhabituelles, les gens et les animaux souvent repoussés sur les bords et légèrement dénués de mise au point* ». Sergio Larrain entame un long périple en Europe, bénéficie d'une bourse du British Council qui lui permet de séjourner à Londres dont il donne, lui, l'homme fragile et nomade, une vision puissante, toujours dans l'urgence. Dans son introduction de *Londres 1958-59*, livre consacré à son voyage, le critique Alain Bergeon note à juste titre que « *le cadre de la photo semble trop étroit* » et, de Sergio Larrain, il ajoute qu'« *il pratique volontiers le cadrage en*

*mouvement depuis un poste d'observation mobile. Il ne se donne plus l'indispensable stabilité du photographe à l'affût qui attend depuis un poste fixe que le désordre apparent du monde, qui tourbillonne autour de lui, se compose en bonne image. Il participe lui-même de l'agitation incontrôlée des particules. Il n'est qu'un électron libre parmi d'autres* ».

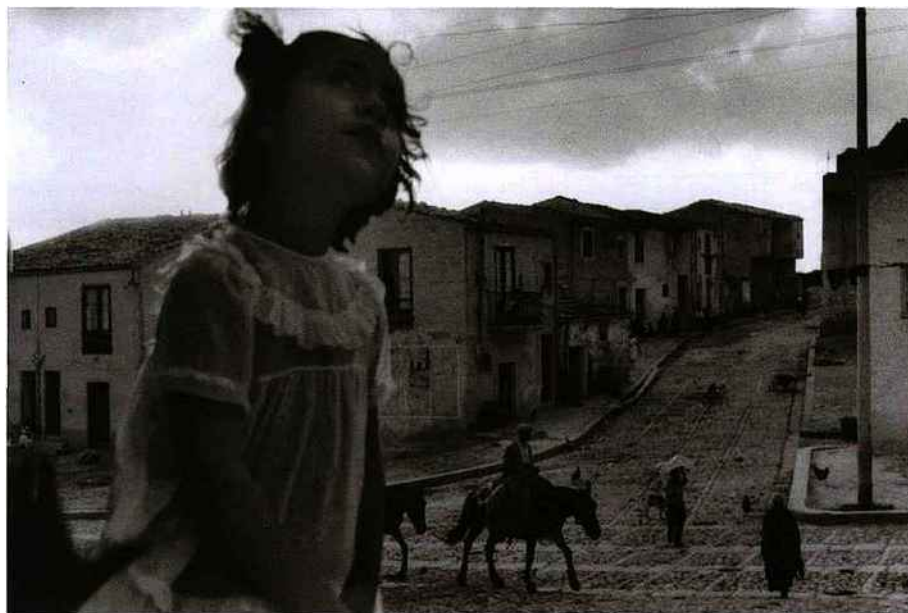
### Une association

À Paris, Sergio Larrain rencontre enfin Henri Cartier-Bresson, évidemment sensible à la liberté de son regard. Il devient associé au travail de l'agence Magnum puis en devient membre à part entière à partir de 1961. À Paris, à Rome comme à Londres, le photographe aime à balayer avec son grand angle au ras du sol des rues jonchées de journaux déchirés, de chaussures, rien qui



Ile de Chiloe, Chili, 1957





Ci-contre : *Rue principale de Corleone, Sicile, 1959.*

En bas : *Potosi, Bolivie, 1960.*

Page de droite : *Entre l'île de Chiloé et Puerto Montt, Chili, 1957.*

POUR TOUS LES VISUELS

©SERGIO LARRAIN/MAGNUM PHOTOS



sance de Josef Koudelka à qui il écrira plus tard : « *Vous êtes la seule personne à m'avoir donné du bonheur à Paris. Tout le reste est mensonge* ». Lorsqu'il rentre au Chili, il publie avec Pablo Neruda *Una casa en la arena*, travail photographique sur la demeure de Neruda. Plutôt que de s'intéresser à la maison, fort belle et construite comme une proue de navire, Larrain s'attarde sur les vagues et les végétaux balayés par les vents d'une nature hostile. Oraison funèbre en noir et blanc.

### La recherche de la sérénité

Libéré de la photographie et de lui-même (sic), initié aux mondes intérieurs et aux philosophies orientales, Sergio Larrain poursuit désormais sa recherche vers la sérénité à travers le yoga (il en devient même professeur), la peinture à l'huile, la méditation et se retire progressivement du monde pendant ses quarante dernières années. Ce parcours radical force l'admiration de Bernard Plossu : « *Son œuvre est géniale autant que l'était sa façon d'être dans la vie. Il est allé au bout de ses idées. C'était un authentique révolté, un écologiste et un Beatnik de la première heure.* » Parmi les cailloux et les fleurs, dans son ermitage du bout du monde, coincé entre la Cordillère des Andes et la côte du Pacifique, Sergio Larrain s'adonnait à la poésie, pensées fugitives quotidiennes sous la forme de haïkus. Au hasard ? « *Le présent est un but. Pas un moyen. Un but.* » ■

photographiquement ne se fait ni ne se voit à l'époque. Ses reportages le mènent jusqu'au Moyen-Orient. Très vite il confie à Cartier-Bresson ses doutes sur la capacité de la photographie à changer le monde, puis fatigué de vains efforts, y renonce définitivement en 1965. Cette désertion progressive est résumée dans une de ses dernières photos prise à Téhéran lors du mariage du shah d'Iran qu'il devait « couvrir » selon le jargon du métier mais pas selon ses convictions. Des draps d'hôtel froissés, une montre au premier plan, comme réponse aux faux événements imposés par une actualité au format. « *Il a essayé d'être journaliste mais c'était un artiste inquiet et torturé, inadapté au travail*

*de la presse comme le proposait Magnum* », commente Agnès Sire, commissaire de l'exposition aux Rencontres, qui se souvient, alors qu'elle venait de débiter à Magnum, avoir vu traîner des cartons d'archives photos qui donnaient invariablement lieu à des réponses évasives tandis que l'auteur inconnu jouissait d'une inexplicable auréole. Agnès Sire finit par lui écrire en 1985, s'ensuivent des années de correspondance, « *cent lettres au moins* », sans jamais la moindre rencontre. De leur relation épistolaire, naîtront trois remarquables livres et deux expositions dont cette dernière à Arles. Le dernier passage éclair de Sergio Larrain à Paris datait de 1974. Il y avait fait connais-

### À VOIR

- « **SERGIO LARRAIN** », aux Rencontres d'Arles, église Sainte-Anne, 13200 Arles [www.rencontres-arles.com](http://www.rencontres-arles.com) du 1<sup>er</sup> juillet au 22 septembre.

- « **SERGIO LARRAIN** », à la Fondation Henri Cartier-Bresson, 2, impasse Lebourg, 75014 Paris 01 56 80 27 00 [www.henricartierbresson.org](http://www.henricartierbresson.org) du 11 septembre au 22 décembre.

### À LIRE

- *Sergio Larrain*, sous la direction d'Agnès Sire, éd. Xavier **Barral** 380 pp.

- *Sergio Larrain*, IVAM (Institut Valencien d'art moderne), 176 pp.

- *Londres 1958-59*, par Sergio Larrain, 64 pp., à partir de 180 € sur Amazon.

- *Valparaiso*, par Sergio Larrain, éd. Hazan.

